Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 9 (1876)

Artikel: La science et la foi

Autor: DuBois, H.-F.-E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379205

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA SCIENCE ET LA FOI

Y a-t-il incompatibilité entre la science et la foi, tellement que l'une doive finir par se substituer à l'autre, ou existe-t-il entre elles une conciliation possible ?

Voilà une question bien vieille, mais qui n'a pas cessé d'être actuelle, et qui, en présence des prétentions d'une certaine science et de l'étroitesse d'une certaine foi, mérite aujourd'hui plus que jamais de faire l'objet d'une sérieuse étude. Le problème est résolu souvent, quoique sur deux voies fort différentes, dans un sens qui exclut tout rapport entre les deux termes en présence.

Les uns ont dit : la science et la foi ont chacune leurs droits, mais elles n'ont point à se vérifier ni à se contrôler l'une l'autre; ce qui est vérité pour l'une peut être erreur pour l'autre et *vice versa*, sans que pour cela aucune d'elle ait cessé d'avoir raison. Poursuivie d'une manière conséquente, cette thèse va droit au scepticisme, c'est-à-dire à la négation de la possibilité d'une connaissance quelconque de la vérité. En effet, si la vérité existe, il ne saurait y en avoir qu'une seule, et s'il y en a plusieurs, ce n'est plus la vérité, ou du moins nous ne pouvons plus la connaître. Par là même aussi, la science et la foi n'ont plus de valeur comme sources de connaissance, et il ne reste plus qu'à plier bagage. Mais c'est un moyen par trop commode de se débarrasser d'une question importune. En tous cas il vaut la peine d'examiner de près le problème, au lieu de s'en défaire par un procédé qui, avec l'apparence de faire droit à chacun, aboutit en réalité à une fin de non-recevoir.

D'autre part, on a posé l'incompatibilité absolue entre la science et la foi, tantôt au profit de l'une, tantôt dans le but de favoriser l'autre. Les uns redoutent ou affectent de mépriser

le travail de la pensée. Les progrès de la science, qui n'a pas toujours su, il faut bien l'avouer, se garder de la présomption ou échapper aux tentations de la vanité, leur paraissent dangereux, sa puissance naissante les effraie, et ceux qui s'en réjouissent leur semblent entachés d'erreur et gravement suspects de rationalisme. Les autres proclament d'avance la victoire de la science sur la foi. L'ère des religions, disent-ils, touche à sa fin ; elles étaient ce qu'il fallait à l'imagination de peuples encore enfants, mais aux hommes faits sied autre chose ; à eux il faut la certitude de la science, l'évidence du raisonnement, il faut surtout des connaissances positives, et bientôt la pleine lumière du savoir aura remplacé le clair-obscur de la foi.

On dirait des adversaires séparés par un abîme; ils le pensent sans doute eux-mêmes. *En réalité*, ils sont bien plus rapprochés qu'ils ne le paraissent et qu'ils ne le croient, car ils partent d'un même principe, seulement ils l'appliquent différemment. Ce point de départ commun, c'est l'affirmation qu'il y a nécessairement opposition entre la science et la foi. Et au fait, si elles ne sont, comme on se les représente souvent, que deux manières différentes de connaître les mêmes choses, deux procédés différents qui, appliqués au même objet, conduisent à des résultats contradictoires, il est évident qu'il n'y a entre elles pas de conciliation possible; l'un de ces procédés est bon, l'autre est mauvais ou tout au moins imparfait et insuffisant, et il faudra bien que l'un finisse par tuer l'autre. Mais partir de telles prémisses pour arriver à de telles conclusions, c'est affirmer ce qu'il faudrait d'abord prouver. C'est trancher d'avance et par un décret sommaire la question qu'il fallait auparavant examiner.

Qu'est-ce que la science? — La connaissance des choses, et, à prendre le mot dans son sens le plus général et le plus élevé, l'ensemble des connaissances des choses. Mais comment s'acquiert cette connaissance? Le sujet pensant la trouve-t-il en lui-même *a priori,* par le seul travail de la dialectique, ou pour l'acquérir doit-il auparavant posséder les choses et partir de l'expérience ? En d'autres termes, la science fait-elle œuvre

d'invention ou de découverte, crée-t-elle ou se borne-t-elle à reconnaître et à comprendre ce qui est? Elle crée, a-t-on dit. Que l'esprit humain se replie sur lui-même, qu'il considère et analyse les lois de la pensée, et il aura formulé en même temps les lois de l'être, il aura conquis la vérité et la connaissance des choses sans avoir besoin de la chercher dans les faits et d'étudier ceux-ci avec un pénible labeur. Ce qui est, c'est ce qui doit être, et ce qui doit être, c'est ce qui est conforme aux lois de l'esprit. Telle est la thèse de *Hegel* et de son école. La logique, qui est la science des opérations de l'esprit, est dans cette donnée la science par excellence, car elle est en même temps la science des choses. Il est certain qu'il y a un rapport entre les lois de la pensée et la nature des choses, autrement toute connaissance serait impossible. Seulement, le philosophe n'avait nul droit de conclure de ce rapport à l'identité entre ces lois d'une part et cette nature de l'autre, et de dire: il n'existe que la logique et les lois de la logique. En se repliant sur elle-même, la pensée ne trouvera jamais que les lois de la pensée, et identifier ces lois avec la réalité, c'est prendre la forme pour le fond, l'instrument pour l'objet sur lequel il s'agit d'opérer; c'est commettre la même faute que l'enfant, qui, voyant dans un miroir sa propre image, la prend pour un camarade et lui propose de jouer avec lui.

Ainsi, pour que la pensée travaille sur autre chose que sur ses propres lois, et pour que le résultat de ce travail ne soit pas seulement une stérile contemplation d'elle-même, il faut que cette *autre chose* lui soit donnée, il faut qu'elle s'applique à des faits qui deviennent l'objet du travail de l'esprit par l'expérience que nous en faisons, c'est-à-dire par notre contact immédiat avec eux.

Ce sera toujours, malgré bien des misères, l'honneur du positivisme d'avoir ramené la science des abstractions dans lesquelles elle se perdait, comme Narcisse, en considérant sa propre image, aux faits, et d'avoir nettement établi qu'il n'y a de savoir vraiment digne de ce nom que celui qui repose sur l'expérience. Seulement la philosophie positive a commis une double faute. Elle a restreint le rôle de l'expérience à l'expé-

rience sensible, comme s'il n'y avait pas d'autre mode que les sens d'entrer en contact avec la réalité, et ainsi elle s'est condamnée à une incurable indigence. De plus, elle a eu le tort non moins grave de borner la science à la description des faits d'expérience, en lui interdisant de les expliquer, c'est-à-dire de remonter à leur cause. Or c'est mutiler l'esprit humain, qui jamais ne se laissera enlever le droit de chercher à comprendre ce qu'il a reconnu.

Ces réserves faites, et elles sont importantes, nous disons aussi : la science a pour objet les faits, qu'il s'agisse des faits de l'ordre matériel ou de ceux de l'ordre spirituel. Partant de l'expérience, qui les lui donne, elle a pour tâche de les constater en les distinguant soigneusement des apparences ; de les définir en établissant leur nature propre et les rapports qui les réunissent les uns aux autres ; de les expliquer enfin, en déterminant les lois qui les régissent et la raison d'être de leur apparition et de leur succession. Alors seulement nous avons compris. Or, dans tout ce travail, l'homme de science n'a et ne doit avoir qu'une seule préoccupation : rester vraiment fidèle aux faits, c'est-à-dire à ce qui est, les considérer en eux-mêmes sans parti pris et sans prévention d'aucune sorte, et les expliquer enfin d'une manière qui ne les dénature pas. Toutes les fois que la science, infidèle à ce principe, obéit à un parti ou part d'un système conçu d'avance, avec lequel on cherche à faire cadrer les faits comme on peut, elle ne mérite plus son nom, car elle manque à son premier devoir. Et pourtant c'est là ce qui arrive sans cesse. Le système est fait : c'est le lit de Procuste, et on arrange les réalités d'après le système. Ce que nous disons de la science, à la prendre d'une manière générale et abstraite, se vérifie à l'endroit de chaque science en particulier. A peine est-il besoin de le montrer pour les sciences exactes et naturelles, bien que trop souvent, même dans ce domaine, on cède à la tentation de faire de la science à l'appui de telle ou telle doctrine, peut-être de tel ou tel préjugé, secret ou avoué, qui compromet toute l'œuvre. Cela est vrai tout autant de la philosophie, où l'esprit de système s'est donné tant de fois libre carrière, mais qui, à son tour, n'est

vraiment une science que quand elle part des faits. Cela n'est pas moins vrai de la théologie : elle aussi a pour tâche de s'attacher aux faits d'expérience intime qui constituent la vie religieuse, et aux faits extérieurs qui correspondent à ceux-ci ; de les reconnaître pour ce qu'ils sont, de les définir et de les expliquer. Faites de la théologie au nom d'un certain parti religieux ou philosophique, d'un certain système, d'une certaine formule, vous aurez un plaidoyer ou une philippique, et le plaidoyer pourra être fort habile ou la philippique très éloquente, mais vous n'aurez pas fait de la science. Quand *D.-F. Strauss*, par exemple, commence par affirmer qu'il est impossible que l'idéal se réalise dans un individu, et reconstruit l'histoire d'après cette proposition qu'il établit comme un axiome, il ne fait point, malgré toute la sagacité de son esprit et la richesse de son érudition, une œuvre vraiment scientifique. Il en est exactement de même quand une théologie tout opposée part du principe que toutes les propositions enseignées par l'église sont indiscutables, dussent-elles être contraires à l'histoire. Tant il est vrai que les opinions les plus opposées sont souvent plus voisines les unes des autres qu'il ne le semble.

Non, la science, la vraie science, n'a pas de parti pris à défendre, pas de thèse préconçue à soutenir, pas plus qu'elle n'a de garanties préalables à réclamer en dehors de la bonne foi de ceux qui s'y livrent. Elle n'a qu'un but à poursuivre, ou pour mieux dire, elle n'a qu'un seul devoir à accomplir : montrer *ce qui est ;* mais pour cela il faut qu'elle puisse se mouvoir sans entrave, sans contrainte, sans formule qui la lie d'avance. C'est dire que nous devons revendiquer pour la science, et pour la science théologique comme pour toute autre, la liberté la plus absolue, une liberté qui ne connaît d'autre règle que les faits, d'autre souveraine que la vérité. Je ne dis pas la vérité telle que l'ont imaginée ceux-ci ou ceux-là, telle que l'a représentée telle secte ou tel concile, mais la vérité telle qu'elle est en réalité. Ce n'est qu'à ce titre que la science théologique conquerra la confiance et le respect auxquels elle a droit et qu'elle a trop souvent perdus par sa faute. Si un grand nombre

des hommes qui pensent nourrissent à son égard une invincible méfiance, c'est que, sous couleur d'être une science, elle a été l'instrument d'un parti, c'est que, en voulant se donner l'air de ne poursuivre que la vérité, on s'est servi d'elle, on s'en sert sans cesse pour défendre un système.

Mais avec cette liberté que devient la foi? Je réponds: si la foi a peur de la liberté, s'il lui faut pour subsister des restrictions, des garanties humaines, des formules imposées, elle est bien faible. Je vais plus loin et je dis : elle ne possède pas la vérité.

Qu'est-ce, en effet, que la foi? Pour l'ordinaire on la définit: une croyance ou un ensemble de croyances. C'est, dit-on, l'adhésion ou la soumission de l'intelligence à certaines propositions tenues pour indiscutables. Telle est la définition que donne le dictionnaire, c'est aussi, je crois, à peu de chose près, celle de plus d'un catéchisme. A ce compte, il est évident qu'il n'y a pas de conciliation possible entre elle et la science telle que nous l'avons caractérisée, celle-ci prétendant au droit — qu'elle possède d'ailleurs — de discuter ces propositions et de les vérifier suivant les faits, celle-là maintenant les susdites propositions et affirmant que, sous peine d'être un mécréant, on n'ose ni les mettre en question, ni même les examiner de trop près.

Mais cette définition de la foi a beau être usuelle, elle n'en est pas plus juste pour cela. Elle l'est si peu qu'elle ne rend pas même compte des termes employés. Le mot lui-même, en effet, signifie non point une croyance, mais une confiance, c'est-à-dire, non pas l'adhésion de l'intelligence à certaines formules, mais le don du cœur à certaine personne. Puis il y a plus ; dans l'objet qui nous occupe, il ne s'agit pas d'une persuasion quelconque ayant pour objet tant seulement, sur la foi de renseignements qu'on juge véridiques, tel ou tel fait historique comme l'existence d'Alexandre le Grand ou celle de Napoléon Ier. Nous avons affaire ici à un phénomène d'un tout autre ordre, à la foi religieuse. Pour comprendre ce qu'elle est, il faut donc avant tout s'entendre sur ce qu'est la religion, il faut avoir reconnu où elle a son siége en l'homme et en quoi elle consiste propre-

ment. Or, la religion n'est pas un savoir, bien que, dans certaines de ses formes, elle ait donné naissance à un puissant mouvement de la pensée, et que toute religion soit nécessairement accompagnée d'une certaine connaissance de son objet. Car, si elle était un savoir, elle croîtrait ou diminuerait dans l'individu en proportion des connaissances religieuses et les plus instruits dans ces matières seraient aussi les plus pieux. Or l'expérience de tous les jours nous convainc qu'il n'en est pas toujours ainsi, tant s'en faut, qu'il y a parfois, au contraire, un sens religieux trés développé là où les connaissances religieuses sont très défectueuses et *vice versa*.

La religion n'est pas davantage dans son essence un acte de la volonté bien qu'elle puisse devenir pour la volonté le plus puissant des mobiles; car, loin de se présenter comme le fait d'une libre décision, elle s'impose à la nature humaine comme un besoin, et, de plus, elle trouve son expression dans des actes très divers, parfois absolument opposés. La religion du chrétien lui apprend à élever des asiles pour toutes les misères, à aimer ses frères et à pardonner à ses ennemis. La religion de nos pères leur enseignait que l'on honore les dieux en leur offrant le sanglant sacrifice des captifs égorgés au pied des autels, et, dans les îles de l'Océanie, les mères pensent se rendre la divinité favorable en lui immolant leurs enfants, et en suspendant leurs cadavres aux piliers des temples !

Mais si la religion n'est ni un savoir ni un acte de la volonté, si elle s'impose comme un besoin à tout être humain, c'est qu'elle a à sa base un sentiment, sentiment instinctif, absolument primitif, celui de la dépendance où nous sommes d'un être infiniment plus grand que nous, que nous nommons Dieu. Ce sentiment a pu, dans certains cas, s'allier aux idées les plus fausses, il a pu se traduire parfois par les actes les plus odieux, là où il n'a pas été accompagné d'une connaissance véritable de Dieu, là où a manqué, disons le mot, la révélation historique. Il ne se retrouve pas moins à la base de toutes les religions comme ce qui fait le fond de la vie religieuse dans l'homme.

Cependant il faut aller plus loin. Ce sentiment lui-même n'est

que l'impression et comme le reflet d'un fait plus intime, d'une relation réelle avec cette puissance dont nous dépendons, et, si j'ose ainsi dire, du contact secret de la créature avec Dieu. Il est l'expérience que tout homme fait de Dieu. Or cette expérience peut demeurer involontaire et jusqu'à un certain point inconsciente; elle peut être mal interprétée et son objet peut être défiguré par le fait de l'ignorance ou de la corruption humaine. C'est ce qui a lieu dans le paganisme, où le sentiment religieux existe à l'état instinctif, mais où il s'égare et se méprend sur son objet. Ou bien cette même expérience, en vertu de conditions historiques toutes spéciales, — conditions qui, pour le chrétien, sont réalisées dans la personne et dans l'œuvre du Christ, — peut être accompagnée de la connaissance de son objet et de la volonté de s'unir à lui, et le sentiment instinctif s'élève alors à une puissance supérieure et devient un acte moral. Tel est le caractère de la foi au sens chrétien du mot. La foi n'est donc ni un simple savoir, bien qu'elle implique un certain savoir, ni un simple mouvement de l'âme, bien qu'elle soit accompagnée de tels mouvements ; elle est un fait, celui de l'union réelle de la créature avec le créateur, de l'homme avec Dieu tel qu'il s'est donné à l'humanité en Jésus-Christ, un fait d'expérience intime que nulle démonstration ne peut créer, que nulle persuasion intellectuelle ne peut remplacer, mais aussi dont nul raisonnement ne peut faire qu'il ne soit pas, pas plus qu'on n'éteindrait la lumière du jour en prouvant qu'elle n'existe pas, ou qu'on ne supprimerait la douleur en démontrant qu'elle n'est qu'un nom. C'est dire que la foi possède une certitude que rien ne peut lui enlever, la certitude des choses vues et entendues, une certitude qui est entièrement indépendante des déductions ou des résultats de la science et absolument élevée au-dessus d'elles. Et voilà pourquoi il y a des hommes d'une foi réelle parmi ceux dont le savoir est fort chétif, comme il y en a aussi, grâce à Dieu, parmi ceux qui cultivent la science le plus sérieusement et qui réclament pour la pensée la liberté la plus entière.

Jusqu'ici nous avons cherché à déterminer la nature propre de la science et celle de la foi et nous avons reconnu que

chacune d'elles a un rôle parfaitement distinct de l'autre. Dans l'une nous avons vu l'œuvre de la réflexion qui s'applique, pour les comprendre, aux faits que lui révèle l'expérience. Dans l'autre nous avons reconnu un de ces faits, celui de la communion de l'homme avec Dieu. C'était statuer leur indépendance réciproque, puisque chacune d'elles a un domaine qui est le sien et où elle est maîtresse. C'était en même temps indiquer déjà les rapports qui existent entre elles.

La foi n'est pas une autre méthode que la science, méthode plus imparfaite ou meilleure, pour parvenir à certaines connaissances. La science ne peut pas davantage prétendre à remplacer ou à supplanter la foi. La foi est un *fait*, dont il faut que la science, sous peine de manquer à sa mission, tienne compte, et la science est l'*explication* du fait, explication dans laquelle elle n'a à observer d'autre règle que de se conformer aux données de l'expérience, c'est-à-dire d'exprimer ce qui est.

La foi est ainsi l'objet de la science et le plus élevé de ses objets ; mais un objet qui, comme tout autre fait, conserve toujours sa valeur propre et sa réalité quand même l'explication qu'on en donne serait insuffisante ou manquée. Que les hommes de foi ne s'effraient donc pas des progrès ou des hardiesses de la science ; elle pourra renverser la foi de tradition ou d'autorité, c'est-à-dire celle qui n'est au fond qu'un préjugé favorable et non pas une vivante réalité ; mais elle ne renversera jamais celle qui est le fruit d'une expérience intime et d'une véritable communion avec Dieu, pas plus que les progrès de l'astronomie ou ses erreurs n'arrêteront le soleil dans sa course, ou ne l'empêcheront de répandre dans l'espace la clarté, la chaleur et la vie. Bien plus, que les hommes de foi se réjouissent des progrès de la science, car dans cette lutte pour comprendre la vérité, la vérité paraît toujours plus belle et plus grande et chaque effort de la pensée qui la cherche tourne en fin de compte à sa gloire.

Mais aussi que les hommes de science ne méprisent pas la foi sous prétexte qu'elle n'est l'apanage que des ignorants et des petits. Elle est un fait devant lequel ils doivent s'incliner aussi bien que devant les phénomènes de la nature ou les faits de

l'histoire, un fait qu'ils n'ont nul droit de nier, mais qu'ils ont au contraire le devoir d'expliquer et de comprendre. Seulement qu'ils nous laissent leur dire que, pour le comprendre dans toute sa vérité, ce n'est pas assez de l'avoir étudié chez autrui, et qu'il faut en avoir fait soi-même l'expérience.

Ce qui est vrai des rapports de la foi et de la science, à les prendre d'une manière toute générale, s'applique très spécialement aux rapports de la théologie avec la foi. La science théologique n'est autre chose que l'expression raisonnée et l'explication du fait chrétien. Ce fait, précisément parce qu'il est un fait d'expérience, demeure indépendant de l'explication qu'on en donne, et celle-ci est d'autant meilleure qu'elle est plus conforme aux données sur lequelles elle travaille, d'autant plus mauvaise qu'elle s'en éloigne davantage. La foi n'a donc nul besoin de la théologie pour naître, pour exister et se développer, tout comme la nature a pris naissance longtemps avant qu'il y eût des naturalistes pour l'observer, et continuerait à vivre sans s'émouvoir, quand même ils viendraient tous à disparaître. On peut se passer de la théologie et des théologiens, tout comme on pourrait se passer à la rigueur des savants de toute sorte ; elle n'est pas une nécessité de la vie, mais elle est un besoin de l'esprit qui pense. Son rôle n'est point de produire la foi, comme on le prétend quelquefois ; la vie seule peut faire naître la vie. Il est encore moins de la remplacer, comme les théologiens sont enclins à le croire. Il est de lui donner une pleine conscience d'elle-même, de rendre saisissable pour la pensée le contenu de la foi et de montrer ainsi que ce contenu répond aux besoins de l'intelligence aussi bien qu'à ceux de la conscience et du cœur. A ce titre sa tâche est déjà assez belle.

Mais ce rôle de la théologie ne la rend-il pas dangereuse, du moins lorsqu'elle est absolument libre ? Ne l'a-t-on pas vue parfois attaquer, détruire la foi, et, à ce compte, ne devrait-elle pas être soumise à un contrôle, entourée de garanties qui rendent la chose impossible ? Je ne sais trop où l'on trouverait ces garanties pour qu'elles fussent efficaces, car la pensée ne s'emprisonne pas, et ni synodes, ni confessions de foi n'ont jamais

réussi à l'enfermer dans leurs cadres. Mais je vais plus loin. La foi qu'une certaine théologie a pu renverser n'était pas la la foi, celle qui est un fait, celle qui repose sur l'expérience du croyant. Celle-là nul système ne la détruira, car aucun système ne peut détruire ce qui est, et faire que l'expérience faite n'ait pas eu lieu. D'autre part, une science qui ne tient pas compte des faits ou qui les dénature n'a pas une longue vie à attendre. Elle peut séduire un moment par le charme de la nouveauté ou par l'habileté des déductions, elle ne dure pas, car la réalité a bientôt raison des théories. Si ceux qui cultivent cette science sont sincères, ils devront s'incliner devant elle tôt ou tard et lui donner de nouveau la place qui lui appartient. S'ils ne le font pas, leur œuvre n'est plus de la science, c'est de la fantaisie, et ses jours sont comptés. Puis, il faut le reconnaître franchement, la vraie science — et la science théologique comme toute autre, plus que toute autre peut-être, — n'avance, ne progresse, ne se développe que par la lutte, par la libre et franche discussion des opinions diverses. Supprimez celle-ci, vous aurez du même coup supprimé la science théologique elle-même et compromis la vérité, car les hommes de cœur se méfient d'une vérité qui a peur de la liberté et ils ont raison. Voilà pourquoi la religion n'a rien à redouter d'une théologie parfaitement libre dans ses allures, comme elle n'a absolument rien à gagner à mettre à la pensée des entraves d'aucun genre. Au contraire, « le vrai christianisme, » a dit excellemment un homme auquel celui qui écrit ces lignes est heureux d'offrir ici le faible hommage d'une reconnaissance qui ne s'éteindra qu'avec la vie, « le vrai christianisme est inséparable de la liberté de penser ; quand il ne la trouve pas, il sait la prendre, quand il prévaut, il l'amène avec lui... Le vrai christianisme appelle irrésistiblement la liberté de manifester sa pensée, car s'il a contre lui l'autorité, il en bravera les interdictions pour chercher à sauver les âmes, s'il en dispose il ne voudra ni d'une adhésion hypocrite, ni d'un silence forcé qui l'empêcheraient de reconnaître ceux qui ont avant tout besoin de sa prédication [1]. »

[1] Ch. Secrétan, *La raison et le christianisme*, pag. 284.

Nous comprenons qu'on craigne la liberté dans ces matières, qu'on impose à la science certaines restrictions, certaines limites qu'elle ne doit pas dépasser, certaines formules en dehors desquelles elle ne doit pas se mouvoir ; nous comprenons qu'on veuille entourer la foi de certaines garanties extérieures, soit qu'on les cherche dans l'autorité de la tradition, soit qu'on pense les trouver dans les décrets d'une assemblée délibérante, quand on n'est pas bien sûr que la foi soit chose réelle, quand on l'envisage comme une opinion, opinion digne de tout respect et fort probable sans doute, mais qui, après tout, pourrait bien finir par être réfutée et mise de côté. Mais si la foi est une vie — et elle l'est, — si la foi est une réalité — et elle l'est, — pourquoi ces craintes ? Non-seulement elles sont inutiles, mais elles sont injurieuses pour la vérité. Car la vérité n'est jamais en péril, et n'a pas besoin que les institutions humaines la protégent. Ce sont les hommes, c'est nous qui avons besoin d'elle, besoin de l'embrasser et de la posséder. Elle vit, elle dure, elle triomphe par elle-même, par cela seul qu'elle est la vérité, tandis que l'erreur est destinée à périr. L'avenir est à la vérité. Voilà pourquoi la foi, qui est un fait, une réalité, n'a rien à craindre de la science qui, quelles que puissent être ses variations ou ses erreurs, finira par reconnaître la réalité et lui rendre hommage. Ces deux puissances peuvent être momentanément en désaccord sous l'empire de bien des causes diverses, elles n'en sont pas moins faites pour s'entendre et pour s'unir, comme le fait et l'idée, comme la volonté et la pensée. Et la foi, pas plus que la science, n'a rien à craindre, elle a tout à gagner de la liberté.

H.-F.-E. DuBois.